Document generated on 07/18/2025 12:30 p.m.

Relations

RELATIONS

--> See the erratum for this article

Livres

Number 808, May–June 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93380ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2020). Review of [Livres]. *Relations*, (808), 45–48.

Tous droits réservés © Relations, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

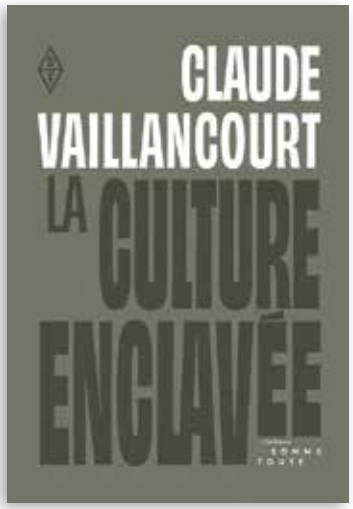
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La culture enclavée

CLAUDE VAILLANCOURT
Montréal, Somme toute, 2019, 296 p.



Notre époque marquée par les nouvelles technologies nous donne accès à une myriade d'œuvres d'art. Voilà qui devrait être source de réjouissance. Pourtant, plusieurs observateurs adoptent une posture critique face à ces transformations culturelles. Cette insatisfaction est à l'origine du nouvel essai de l'écrivain Claude Vaillancourt, qui propose une réflexion historique et critique sur le phénomène de l'industrie culturelle mondialisée. À l'heure du rapport Yale portant sur les géants du numérique (Google, Apple, Facebook, Netflix, Amazon, Microsoft) et le soutien à la culture et aux médias au Canada, les questions soulevées et les réflexions apportées par l'auteur sont plus pertinentes que jamais.

Vaillancourt souligne que la grande disponibilité de la production culturelle de masse, en un clic sur Internet, occulte un double « enclavement » et donne une fausse impression de liberté. D'un côté, la culture est accaparée par une industrie du divertissement de plus en plus concentrée et soumise à des impératifs de rentabilité, qui favorisent les superproductions et une homogénéité culturelle. De l'autre, les créations indépendantes sont prisonnières de ce système et, sans grande diffusion, peinent à trouver leur public.

Ainsi, une coterie de vedettes que l'on peut voir sur tous les plateaux accaparent les revenus, alors que l'immense majorité des artistes doit se contenter de miettes, versées en redevances par les grandes plateformes numériques qui diffusent presque gratuitement leurs œuvres. Cette réalité découle du système capitaliste. L'auteur parle en outre de l'« effet Matthieu », un concept qui provient de la parabole des talents dans l'Évangile selon Matthieu : « À celui qui a, il sera beaucoup donné et il vivra dans l'abondance, mais à celui qui n'a rien, il sera tout pris, même ce qu'il possédait. » (Mt 25, 29).

L'auteur reprend l'idée que la libéralisation de l'économie et le libre-échange favorisent une uniformité culturelle, illustrée par l'omniprésence de la langue anglaise et des productions artistiques anglo-saxonnes, qui deviennent ainsi la nouvelle culture commune universelle. En outre, les produits culturels les plus rentables, parce que les plus diffusés (et vice versa), proviennent du réseau oligopolistique des géants du numérique, qui font main basse sur les profits et pratiquent l'évasion fiscale à grande échelle. Comme l'avaient analysé, à leur époque, les membres de l'École de Francfort, comme Theodor Adorno et Max Horkheimer, l'industrie culturelle, hier et aujourd'hui, nourrit bien les forces conservatrices.

Dans ce paysage médiatique standardisé, la diversité culturelle des peuples ne trouve pas d'espace pour s'exprimer. Vaillancourt souligne avec justesse que cet enclavement n'est pas la résultante de la « loi du marché », mais découle de choix politiques et économiques. On aurait pu croire, dans l'après-guerre, que les conditions sociopolitiques étaient propices à une grande éclosion culturelle, libre et diversifiée, compte tenu des développements médiatiques, de l'édification de l'État-providence et de la démocratisation de l'éducation. Or, ces trois piliers ont été minés tant par les politiques d'austérité tarissant les investissements en culture que par la marchandisation de l'éducation contribuant à une dérive utilitariste, sans oublier la concentration médiatique carburant au culte de la rentabilité et du *star system*.

Dans ce contexte, où les rapports de force économiques et politiques jouent contre une culture diversifiée, Claude Vaillancourt propose de renforcer les trois piliers publics pouvant défendre cette diversité : l'État, l'éducation et les médias. L'auteur en appelle à une ère « postnéolibéraliste », où la culture serait « démondialisée » et la fiscalité plus équitable, en insistant sur le fait que la diversité culturelle est essentielle à la préservation d'un espace critique et pluriel sans lequel la démocratie n'est qu'une coquille vide.

David Sanschagrin

L'Église catholique face aux abus sexuels sur des mineurs

MARIE-JO THIEL
Montréal, Novalis, 2019, 713 p.

On parle beaucoup des abus sexuels commis par des religieux et des prêtres sur des mineurs : dans les pensionnats autochtones mais aussi dans des collèges, des paroisses, des camps pour jeunes. Autrefois, on savait vaguement qu'il se passait des choses mais on n'en disait rien. Si un enfant se plaignait ou dénonçait quelqu'un, on ne le croyait pas et l'enfant finissait par se croire coupable du délit. Il était si invraisemblable qu'un religieux ou un prêtre apparemment saint et rempli d'autorité puisse faire cela ! L'Église, de son côté, cherchait à cacher les choses pour éviter le scandale et ne pas ternir son image. Il fallait d'abord et avant tout protéger l'institution et couvrir l'agresseur, au prix de l'occultation ou de la négation de la souffrance des victimes.

Mais le temps du silence et du déni est terminé. Depuis une bonne vingtaine d'années, la lumière se fait sur de nombreux cas d'abus de mineurs au sein de l'Église catholique au Canada, aux États-Unis, au Chili, en Australie, en France, en Irlande et en Italie, notamment. Un jour, on saura aussi ce qui se passe ailleurs, en Asie, en Afrique, dans d'autres pays d'Amérique latine. Des abus, direz-vous, il y en a partout : dans les milieux sportifs, médiatiques et dans celui des affaires. Mais dans une Église si sévère à l'égard de la sexualité, qui prétend à la sainteté et veut « laver plus blanc que blanc », il y a de quoi être effrayé. Une étude américaine, citée dans ce livre, avance le chiffre de 6,5 % de prêtres abuseurs (p. 273). Il ne s'agit pas simplement d'individus malades, de pervers désaxés. Il y a bel et bien un effet de système.

C'est à cette réalité complexe et difficile que s'attaque l'auteure de cet essai critique, Marie-Jo Thiel, qui est médecin, professeure d'éthique à la Faculté de théologie de l'Université de Strasbourg, présidente de l'Association européenne de théologie catholique – et j'en passe. Elle nous offre un ouvrage complet, très documenté, solide à tous points de vue : médical, psychologique, juridique, éthique, théologique. C'est un livre de référence incontournable. Il comporte huit chapitres qui ont pour titre : « Des éléments d'histoire », « État des lieux et définitions », « La justice », « Le mineur victime », « Les auteurs d'agression sexuelles », « Abus sexuels dans l'Église catholique. Les faits », « Analyse des causes. Questions éthiques et théologiques », « Prévenir, former, veiller, prendre soin ».

Le chapitre 4 m'a particulièrement touché. Il présente le cas d'un mineur victime dont on ignore ou méprise la souffrance psychique et la blessure à long terme. L'auteure montre comment il est délicat et difficile d'obtenir une confidence d'enfant alors que notre premier souci devrait être de prendre soin de la victime.

Le chapitre 7 sur l'analyse des questions éthiques et théologiques est également très bien étayé. L'auteure montre comment la construction du modèle sacerdotal, sa sacralisation, le célibat imposé aux prêtres, l'exclusion et le mépris de la femme mènent directement au cléricalisme, à la division d'une Église en deux clans (les clercs et les autres) ainsi qu'à l'abus de pouvoir. Elle cite le pape François : « il faut aller plus loin. Il serait irresponsable de notre part de ne pas approfondir en cherchant les racines et les structures qui ont permis à ces événements concrets de se produire et de se perpétuer » (p. 498).

À plusieurs occasions, Marie-Jo Thiel évoque la lassitude des femmes engagées en Église surtout sur ces questions, qui se heurtent partout au secret, au refus de livrer l'information, à la résistance passive des autorités. Le système ne veut pas changer et cherche encore à cacher, à nier et à pointer du doigt des coupables qui sont tantôt l'air du temps, tantôt le « lobby homosexuel ». Or, il n'y a pas de réforme possible sans la recherche d'une Église collégiale où la femme aurait vraiment sa place. Il faut dire que sur ce point la figure de Jean-Paul II n'est pas glorieuse. Le pape François semble bien seul et la route sera longue.

À mon sens, ce livre doit être lu et discuté par tous les évêques, les responsables de services et les responsables de communautés, y compris les curés et les équipes paroissiales, à la fois pour faire cesser les abus et protéger les victimes, mais surtout pour mettre en œuvre une autre manière de faire Église. Dans ce contexte, Marie-Jo Thiel conclut son livre en rappelant que l'avenir passe par une Église humble et vulnérable qui s'est dépouillée « du pouvoir et de la puissance pour revêtir le tablier de service » (p. 668).

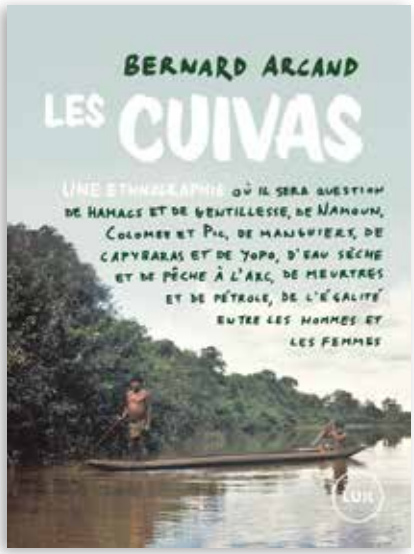
André Beauchamp

Les Cuivas

BERNARD ARCAND
Montréal, Lux, 2019, 368 p.

À la fin des années 1960, l'anthropologue québécois Bernard Arcand (1945-2009), alors doctorant à l'Université de Cambridge en Angleterre, entreprend en Colombie son étude de terrain chez les Cuivas, un peuple nomade vivant de chasse, de pêche et de cueillette. Il vivra avec eux durant deux ans, étudiant leur culture, découvrant le territoire et dormant dans un hamac sous les arbres. Cinquante ans plus tard, son ethnographie intitulée *Les Cuivas*, version vulgarisée de sa thèse de doctorat, nous est présentée à titre posthume par Lux éditeur. La publication de cet ouvrage inachevé écrit en 2002-2003 est le fruit d'un minutieux travail réalisé par son amoureuse, Ulla Hoff, avec l'aide des anthropologues Serge Bouchard et Sylvie Vincent.

Après les préfaces de Ulla Hoff et de ses amis et anciens collègues Christine et Stephen Hugh-Jones, qui nous permettent de plonger dans le contexte de cette aventure et de cerner la personnalité de l'auteur, on entre dans l'ethnographie par un prologue intitulé « Le voyage ». Arcand y explique pourquoi il s'est intéressé aux Cuivas et à l'histoire des Llanos, une région de la Colombie abondante en ressources. Il y raconte son arrivée et sa familiarisation lente avec la langue autochtone locale : « le plus difficile fut d'aboutir chez des gens accueillants et généreux et de fréquenter des personnes fort aimables qui me rendaient grand service en acceptant de m'informer et de me former […], sans que je trouve le courage d'avouer n'avoir absolument rien compris à ce qu'ils me racontaient. Certains jours, l'on arrive à sympathiser avec ceux qui se convainquent de ne jamais pouvoir y arriver » (p. 81-82), avoue-t-il. Le ton, teinté d'humour et de gratitude, était déjà donné par le sous-titre du livre, d'une longueur inhabituelle en pleine page couverture : « Une ethnographie où il sera question de hamacs et de gentillesse, de Namoun, Colombe et Pic, de manguiers, de capybaras et de yopo, d'eau sèche et de pêche à l'arc, de meurtres et de pétrole, de l'égalité entre les hommes et les femmes ».



Mais cet essai dépasse le récit réjouissant. Joignant à ses descriptions rigoureuses et à ses appréciations qualitatives une bonne dose de philosophie, Arcand propose de riches réflexions anthropologiques, bousculant des idées reçues et proposant des hypothèses originales. Dans son premier chapitre sur l'économie de la chasse et de la cueillette chez les Cuivas, il fait état, comme l'anthropologue Marshall Sahlins à la même époque, de la situation d'abondance pouvant être associée à un tel mode de vie. Ainsi l'agriculture est une possibilité qui n'intéresse pas du tout les Cuivas. C'est probablement, avance-t-il, « la vie relativement facile des chasseurs-cueilleurs et la crainte de s'ennuyer » qui ont poussé les Cuivas « à attendre si longtemps avant d'adopter le mode de vie sédentaire de la société paysanne » (p. 149).

Arcand se plaît à renverser les points de vue. Analysant le système de parenté cuiva, allant contre les préjugés occidentaux, il souligne la présence d'une pensée abstraite tout à fait capable d'une remarquable complexité au sein de sociétés dites « primitives ». Au sujet de l'égalité sociale qu'il observe sur le terrain, il prétend que loin d'être la simple conséquence d'un soi-disant déficit de complexité et d'évolution, celle-ci découlerait plutôt d'efforts soutenus. Parmi les exemples : « l'attention que les Cuivas portent aux diverses façons d'oublier la généalogie […]. L'enfant vient au monde sans héritage, sans privilège ni désavantage. Tout système qui minimise la distinction sociale est conforme à la définition même de l'égalitarisme » (p. 232).

Arcand réfléchit enfin à la mythologie, aux idées et à la manière d'organiser le monde chez les Cuivas, et en tire des leçons de modestie : « L'analyse structurale des mythes n'est pas l'invention originale du Collège de France ni des milieux universitaires occidentaux », bien au contraire, conclut-il, et « les ethnographes sont, à juste titre, les truchements des peuples qu'ils rencontrent » (p. 290). Ainsi en vient-il à se questionner sur la pertinence de son œuvre lorsqu'il se réjouit que certaines de ses analyses académiques soient cautionnées par ses hôtes : « Mon rôle n'est-il que celui du traducteur et du reporter ? » (p. 292).

Trois autres textes d'Arcand rassemblés en fin d'ouvrage font office d'épilogue. Judicieusement choisis, ceux-ci parviennent (presque) à faire oublier le caractère inachevé de cet essai inspirant, plutôt accessible et assez souriant, malgré la présence de préoccupations beaucoup plus sombres, en lien avec des enjeux menaçant la culture cuiva en Colombie. Une belle surprise que ce livre.

Benoit Rose

Chemins de libération, horizons d'espérance. Une anthologie de L'Entraide missionnaire

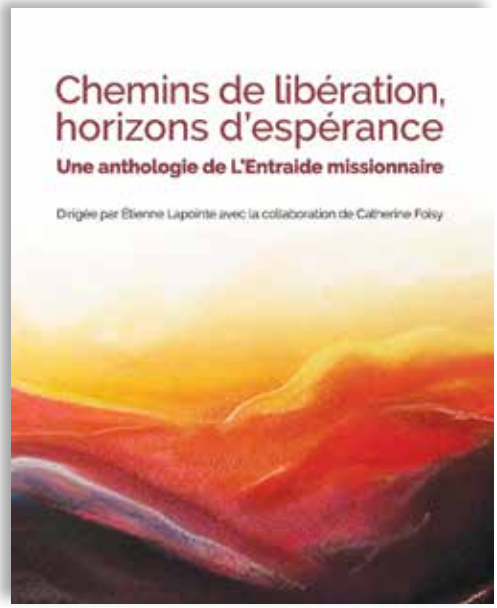
ÉTIENNE LAPOINTE, CATHERINE FOISY ET MOLLY KANE (DIR.)
Montréal, L'Entraide missionnaire inc., 2018, 650 p.

Publiée dans le sillage du processus de transmission intergénérationnelle de l'héritage de L'Entraide missionnaire (EMI), cette anthologie est un excellent complément au documentaire *Signes des temps,* réalisé par Jonathan Boulet-Groulx et Julien Deschamps Jolin. Celui-ci documente lui aussi, à sa manière, ce dynamique foyer du christianisme social québécois que fut l'EMI au cours des 60 années de sa trop courte vie. Soucieux de rendre cette mémoire accessible au plus grand nombre, l'organisme a fait le choix de diffuser gratuitement cette anthologie, laquelle peut être téléchargée à partir du site Web du Centre justice et foi (le livre imprimé est aussi en vente au Centre).

Puisant principalement dans les bulletins ou les cahiers des congrès de L'Entraide missionnaire, cette anthologie est finement mise en contexte par Étienne Lapointe, historien, et Catherine Foisy, professeure en sciences des religions à l'UQAM, qui signent respectivement l'introduction et la postface de ce pavé de 650 pages. Situant l'expérience

de l'EMI dans le renouveau de l'histoire socioreligieuse québécoise, Lapointe et Foisy font émerger une autre histoire du catholicisme québécois. Déjà présente en germe dans les années 1940-1950, à l'heure du personnalisme chrétien, de l'Action catholique et d'Économie et Humanisme, cette veine prophétique et solidaire du catholicisme se radicalisera sans cesse dans les années postconciliaires, dans le sillage de l'encyclique *Populorum progressio* (1967), de la Conférence des évêques latino-américains de Medellín (1968) et du développement de la théologie de la libération et des communautés ecclésiales de base.

De concert avec Catherine Foisy et Molly Kane, dernière directrice de l'EMI, Étienne Lapointe a réussi à refléter dans cet ouvrage le cœur et l'âme des interrogations et des interpellations des missionnaires québécois, et ce, en amont comme en aval du concile Vatican II. En cela, cette anthologie révèle bien les transformations des pratiques missionnaires à la suite du Concile, que ce soit en matière d'inculturation de l'Évangile, de coresponsabilité ecclésiale ou d'engagement dans des pratiques de solidarité avec les pays et les peuples du Sud global où ces missionnaires étaient envoyés. La soixantaine de textes sélectionnés (principalement des conférences données dans le cadre des congrès annuels de l'EMI) en reflètent l'esprit. Au fil des pages, on perçoit une com-



préhension de la mission radicalement transformée par le corps-à-corps et le cœur-à-cœur avec la misère, de même que par le contact avec la dignité des peuples. Cette transformation des pratiques missionnaires conduira à une critique soutenue du rôle joué par les grandes puissances occidentales dans les structures oppressives qui maintiennent les peuples de l'hémisphère sud dans la pauvreté et la sujétion.

Cette analyse critique des structures sociales trouve un large écho dans cette anthologie. On y prend la mesure des diverses critiques développées au fil des ans par les membres de l'EMI et par les conférenciers invités à ses congrès. Des critiques du colonialisme, du capitalisme et du militarisme dans les années 1960 et 1970, on passe à celles des politiques d'aide au développement et des préjugés ethnocentriques (largement inconscients) qui se profilent « derrière » l'inculturation de l'Évangile, la culture de l'autre n'étant valorisée que lorsqu'elle se révèle « compatible » avec la cosmologie et l'anthropologie chrétiennes. À ces critiques de l'arrogance occidentale s'ajoute celle du patriarcat à l'œuvre dans l'Église catholique (et ailleurs dans le monde). À partir des années 2000, ce sont les critiques du néolibéralisme et du Nouvel ordre mondial qui occupent le haut du pavé.

Il est impossible ici de rendre justice à toute la richesse qui se dégage de cette anthologie. Chose certaine, bien des textes sélectionnés se révèlent prophétiques, tant par la causticité de leur analyse que par leur capacité à anticiper certains enjeux actuels. Sur la crise migratoire ou sur la démarche de réconciliation avec les peuples autochtones, les réflexions de Karl Lévêque (1977), de Jeanne d'Arc Turcotte (1980), de Robert Vachon (1982) et de Georges Sioui (1992), entre autres, n'ont pas pris une ride, conservant toute leur vérité et toute leur pertinence.

Frédéric Barriault